

De Dettwiller à Tambow, de la Marine à l'Armée de Terre

François Paul Jérôme¹

Extraits du livret militaire français de François Jérôme

(Coll. Jérôme)

François Jérôme est né le 28 août 1914 à Berlin-Spandau (Allemagne). Il résidait à Rosenwiller (Bas-Rhin) lorsqu'il fut incorporé dans le 153^{ème} RIF (Régiment d'Infanterie) le 1^{er} septembre 1935. Stationné à Bitche (Moselle), il participa notamment à la construction des ouvrages de la Ligne Maginot: abri de Rohrbach-lès-Bitche, puis une casemate de Petit-Réderching, puis au Sinnesberg, un grand abri de la Ligne au nord de Petit-Réderching; la construction se faisait en 3/8, avec retour à Bitche. Il fut renvoyé dans ses foyers le 11 août 1937. Après une nouvelle période d'exercices (24.9-10.10.1938), il fut affecté au 172^{ème} RIF le 24.8.1939. En attendant l'ordre de départ, lui et ses compagnons furent installés dans des casernes de la ville de Strasbourg. Nommé gardien d'une centrale électrique, il y travailla près d'un an.

¹ Texte établi grâce aux renseignements et aux documents fournis par son fils, Thierry.



Prisonnier des Allemands

Devant se replier en direction de Rothau, à pied, François Jérôme fut fait prisonnier à Schirmeck le 24 juin 1940. Les Allemands conduisirent les captifs dans un lieu de rassemblement à Salm où ils restèrent durant cinq jours. Ils partirent ensuite à pied vers Mutzig où ils passèrent la nuit dans une caserne. Repartant très tôt le matin, toujours à pied, vers Strasbourg, ils furent installés dans une caserne au Polygone, aujourd'hui l'ancien hôpital Lyautey, pour une durée de trois semaines.



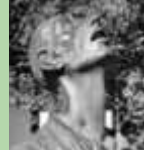
Pour se nourrir, il fallait se débrouiller: les prisonniers étaient réduits à manger le pain moisi donné aux chevaux. En tant qu'Alsacien, François Jérôme fut libéré le 11 juillet 1940. Il se rendit à Dettwiller, après près d'un mois de captivité, pour retrouver enfin sa famille qui était restée sans nouvelles de lui.

Affaibli par ce séjour en captivité, après quelques jours de repos bien mérités, François Jérôme retourna voir son ancien patron pour reprendre un travail. Avant

d'être incorporé, il travailla comme valet de ferme dans une exploitation à Rosenwiller, près de Dettwiller. Il y travailla durant trois ans et réussit à retarder son incorporation dans l'Armée allemande en justifiant d'un travail et qu'il était soutien de famille (il faisait partie d'une fratrie de huit enfants). La troisième demande, malgré l'intervention de son patron qui avait besoin de main d'œuvre pour les travaux des champs, fut refusée et, par courrier, on lui annonça son incorporation et qu'il devait se rendre à la gare de Saverne le 28 juin 1943. Le convoi était composé de jeunes des classes 34 à 39 (donc ceux ayant déjà servi dans l'Armée française) qui entonnèrent *La Marseillaise* et *Ce n'est qu'un au revoir*.

Dans l'Armée allemande

C'est le 14 (d'après sa fiche de démobilisation du 4.12.1945) ou le 16 août 1943 (d'après les Archives WAST) que François Jérôme a été incorporé dans la *Wehrmacht* et affecté à la *Kriegsmarine*. Son unité partit vers l'Allemagne du Nord, à Landau, pour se ravitailler. De là, elle se rendit à Königsberg, via le delta de Dantzig, en camion, entassés à



40; le trajet dura cinq jours. Les soldats se rendirent alors dans un chantier naval pour la réfection des bateaux. Bien logés et bien nourris, ce séjour ne fut pas contraignant. Après cette première période vécue sous l'uniforme allemand, François Jérôme et ses compagnons partirent en train pour Westerland, situé sur l'île de Sylt, dans la Mer du Nord, en attendant un ordre de départ pour une autre destination. Ce fut plutôt une période de repos, sans travail effectif: les journées se déroulaient normalement, ponctuées de promenades et d'occupations diverses. Le soir, ils devaient guider les Allemands dans les différents hôtels réquisitionnés. Le séjour se passa sans problèmes.

La Résistance danoise

De Westerland, ils partirent en train pour le Danemark (le territoire danois étant occupé par les Allemands). Ils y restèrent entre deux et trois mois. Les journées se passaient bien, sans grandes occupations, François Jérôme étant gardien dans le port d'Allborg. Les sorties étaient tolérées (cinéma, amusements divers), mais pas le soir, car les résistants danois n'hésitaient pas à tuer des soldats.

Pour François Jérôme, l'explication était simple: les Allemands occupant le territoire, le conflit était réel. Les résistants faisaient sauter les garages, sabotaient les chars, incendiaient parfois les hangars et les maisons, tuant de sang froid sans distinction. Pour eux, ils étaient tous Allemands.

Après ces trois mois d'occupation, il y eut un grand rassemblement et l'unité reçut l'ordre de départ pour le front russe. François Jérôme et tous les soldats désignés étaient très déprimés, connaissant les rigueurs du front, avec cette crainte de ne jamais revoir la famille. Tous envoyèrent une ultime lettre à leur famille pour annoncer la mauvaise nouvelle, puis ce fut l'ordre de départ.

Le 5 octobre 1944, il est muté au *Heer* (Armée de terre) et dirigé sur Tyrnau (probablement Thyrnau, à quelques kilomètres au nord de Passau). Le 10 octobre, il est muté à la *14. Kp./gren. Rgt. 979*. Cette compagnie a combattu en décembre 1944 dans les secteurs de Dunaföldvár (à environ 600 km à au sud-est de Thyrnau) et de Herzogfalva (probablement Hansagfalva, à environ 240 km au

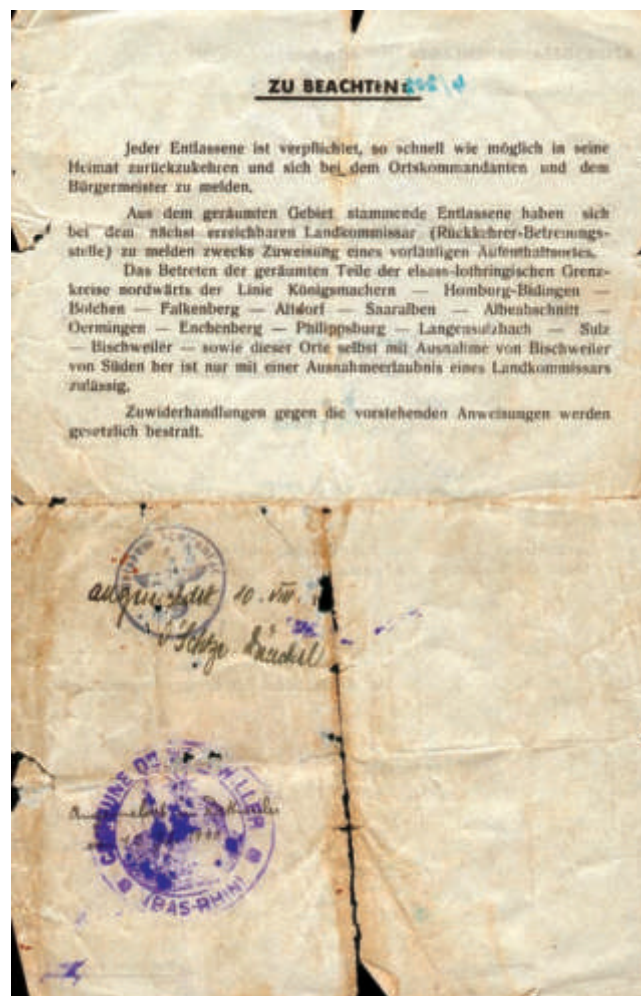


Les trois photos: à Bitche Camp en 1935.

(Coll. Jérôme)



Entlassungsschein établi le 11 juillet 1940 (recto-verso)



(Coll. Jérôme)

nord-ouest de Dunaföldvar et environ 170 km à l'ouest de Budapest), en Hongrie. D'après les Archives WAST, c'est dans la région de Dunaföldvar que François Jérôme est officiellement porté disparu, le 2 décembre 1944.

En Hongrie

Entassés dans des camions, le départ fut certainement sans grande joie. Ils furent dispersés dans différents postes en Hongrie. A cette occasion, certains soldats en profitèrent pour s'échapper ou se cacher. François Jérôme se souvient que, vers novembre 1944, lui et une dizaine de ses compagnons se trouvaient dans un village, quand un officier allemand leur annonça l'ordre de se replier sur cinq kilomètres, car les Russes avançaient. Il lui répondit: «Moi, tu ne me verras plus, sale Boche!». Le sergent sortit son revolver pour le tuer. François Jérôme, plus rapide, se saisit du fusil d'un copain et lui tira dessus. La balle frôla le casque du sergent qui prit peur et lâcha son arme.

Après cet incident, François Jérôme et un ami prénommé Lucien, continuèrent leur



chemin durant plusieurs jours et, le 2 décembre, se reposant sous un arbre, ils furent surpris par deux soldats russes qui les interpellèrent en criant: „*Hourraï! Hourraï!*“. Les deux Alsaciens levèrent leurs bras en disant „*Franzouskis!*“. Mais, malgré ça, un soldat tira et François Jérôme prit la balle dans la main droite. Sans résister, ils furent faits prisonniers, dans l'espoir d'être bien traités en se déclarant Français.

Prisonniers chez les Russes

Malheureusement, le comportement des Russes fut très différent car ceux-ci ne les croyaient pas quand ils disaient qu'ils étaient français alors qu'ils étaient revêtus d'un uniforme allemand. Ils furent emmenés dans une maison, «la villa russe», où François Jérôme put enfin soigner sa blessure. Amenés devant un gradé russe, celui-ci leur ordonna de s'occuper des chevaux, de les guider et leur fit savoir que, s'ils refusaient, ils seraient fusillés.

Puis le gradé les emmena devant un autre supérieur pour les questionner, avec deux Polonais qui servaient d'interprètes. Un infir-

mier allemand fut amené entre deux gardes et, pendant que ceux-ci parlaient avec l'officier, l'infirmier interpella François Jérôme en disant: „*Heil Kamarade!*“ («Heil camarade!»). Ce dernier ne répondit pas, mais l'officier dit: „*Nicht mehr lange Heil Kamarade*“ («Plus pour très longtemps „*Heil Kamarade*“»). Les soldats emmenèrent l'infirmier qui fut sans doute fusillé car François Jérôme ne le revit jamais.

Puis ils furent embarqués dans un camion, qui, au fur et à mesure du trajet, se remplissait d'hommes. Ils partirent pour Baya, en Hongrie, où François Jérôme rencontra un certain Marcel H., alsacien comme lui. De Baya, ils continuèrent vers Témésoura en Roumanie. Tous les matins, les prisonniers allaient travailler chez les gens pour se procurer de la nourriture.

Malade!

François Jérôme contracta une maladie: du sang était présent dans les urines. Si les Russes remarquaient que les prisonniers étaient atteints, ils les fusillaient. Aussi, profitant d'une rencontre avec un autre Alsa-



François Jérôme en uniforme de la *Kriegsmarine*.
(Coll. Jérôme)

rien, Charles M., il demanda à ce dernier de le « descendre » car il était trop malade et ne supportait plus les douleurs.

Après ce périple en Roumanie, ils partirent en Yougoslavie, à Subotika, où ils furent accueillis par des partisans. Ils repartirent ensuite vers la Hongrie, à Baya, avant d'être transférés vers Tambow, serrés à 105 dans un wagon à bétail.

Une vie « paradisiaque »

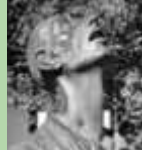
La vie n'était pas très belle au camp de Tambow, car les travaux étaient très pénibles, sans nourriture ou presque rien, si ce n'est de la soupe aux choux et quelques grains d'orge; une ration par jour, des fois rien.

Le travail consistait à vider les marais asséchés et à entreposer la tourbe pour la faire sécher, à transporter des rails sur des kilomètres. Le déroulement quotidien était: réveil, marche, soupe, marche, coucher. De nombreux prisonniers furent très malades, mais ne se plaignaient pas car les Russes les auraient fusillés.

Ironiquement, les Russes leur faisaient croire que leur sort dans ce camp était paradisiaque, comparé aux autres par lesquels ils étaient passés, qu'ils pouvaient se reposer, que la nourriture serait plus fournie et qu'ils seraient rapidement rapatriés dans leur pays. Croyant ces dires, les prisonniers reprirent courage et continuèrent à travailler, attendant impatiemment la fin de leur calvaire.

Hiver 1944-1945

Vers la fin du mois d'octobre 1944, la faim a connu un nouveau compagnon: le froid. Depuis quelque temps déjà, il se faisait sentir de plus en plus et les Russes allumèrent un grand feu pour se réchauffer alors que les prisonniers transportaient les rails qui leur collaient aux mains et leur arrachaient des lambeaux de peau. La première neige arriva dans la matinée du 7 novembre 1944. Elle tomba toute la journée et le soir, en arrivant au camp, les prisonniers pataugeaient déjà dans 60 cm de neige. Ils n'avaient pour tout vêtement que les seules loques qu'ils portaient au mois d'août. Les bottes avaient été remplacées par de vieilles godasses à semelle de bois



dans lesquelles la plupart des prisonniers étaient pieds nus.

Ce changement de temps provoqua de véritables ravages chez les prisonniers, car leurs membres gelaient à vue d'œil. La partie du corps qui commençait à geler devenait toute blanche et glaciale. A ce moment-là, il fallait faire vite et la frotter avec une poignée de neige afin de rétablir la circulation du sang, occupation très douloureuse. Avec le froid, beaucoup de prisonniers durent être hospitalisés avec les pieds gelés et cela fit réfléchir les Russes car les travailleurs commencèrent à manquer. Ils leur donnèrent alors de vieilles capotes pour qu'ils se réchauffent un peu.

Les fêtes de Noël et du Nouvel An 44/45 ne purent être célébrées, car les prisonniers n'avaient plus de force ni de cœur pour faire la fête, étant obligés de travailler durement même pendant ces jours-là.

Les conditions de survie

Arrivés le 5 novembre à Tambow² - «la ville de rêve» dans laquelle François Jérôme et tous ses autres compagnons d'infortune avaient

placé tous leurs espoirs, voire la fin de leur calvaire -, leur bonheur et leur joie d'être au bout de leur peine furent de courte durée et le découragement fut d'autant plus grand en apprenant que ce cher Tambow était en vérité un camp de concentration d'assez mauvaise renommée et bien connu des Russes.

Dès leur arrivé au camp, les prisonniers furent répartis dans des baraquements, et c'est à ce moment que François Jérôme fut séparé de son ami Lucien, qu'il ne revit d'ailleurs plus jamais. «La baraque portait le numéro B 83. Le travail consistait à traîner de longs troncs d'arbres pour les amener au camp afin de consolider les baraques à moitié détruites. Pour ce faire, ils marchaient de très longues distances et, quand la cadence devenait trop lente pour les soldats ou si l'un ou l'autre s'écroulait de fatigue, un violent coup de crosse de fusil dans les reins les faisaient se relever, changer d'avis et accélérer le pas. Nombreux furent les prisonniers qui moururent suite à cette corvée très éprouvante.

Les baraques étaient creusées dans le sol, avec quatre piliers retenant le toit recouvert d'her-

² Rappelons que ce n'est que le 2 décembre 1944 que François Jérôme est officiellement porté disparu près de Dunaföldvar (Hongrie), «vraisemblablement fait prisonnier par les forces soviétiques» (Archives WAST).



be et de mousse. Certaines n'avaient même plus de murs, d'où la fameuse corvée de bois pour les consolider. L'intérieur du bloc B 83 comportait deux tranchées d'une trentaine de mètres de long dans lesquelles les prisonniers devaient faire leurs besoins et, avec les températures très basses de l'hiver (-40°), ceux-là gelaient rapidement».

C'est là que François Jérôme rencontra d'autres Alsaciens et les périodes de cafard furent moins dures à passer; mais il avait souvent envie de tout laisser tomber et de se laisser mourir.

«La baraque B 83 comportait trois parties faites de longues planches, les bat-flancs, sur lesquels les prisonniers dormaient, serrés les uns contre les autres, tête contre tête; deux de ces bas flancs étaient placés le long des murs et le troisième au milieu. Près de 500 hommes devaient y dormir. Ils étaient obligés de se serrer, d'autant que le chauffage était plus qu'in-existant. Le réveil était à 5h30 et le coucher souvent à 22h, voire 23h, à cause du travail.

La salle à manger était identique aux autres baraques, sans grand chauffage, comportant un coin cuisine séparé des prisonniers par une table sur laquelle étaient placés des plateaux prêts à être servis, mais le repas était souvent froid.

L'alimentation consistait en 200g de pain à couper en 10 parts et trois rations de soupe: une le matin, une à midi et une le soir - c'était une soupe faite d'eau chaude et quelques grains d'orge.

Le bloc B 82 servait de morgue. Les cadavres, entassés comme des poupées de chiffons, y restaient jusqu'à la décomposition. Elle se remplissait au fil des mois à une vitesse affolante. Il y avait souvent 15 à 20 morts par jour, parfois plus, à cause du froid, de la fatigue du travail, de la malnutrition et des maladies».

Quelle hygiène?

Une fois par mois, les prisonniers devaient se rendre dans une grande salle mal chauffée pour se laver. «Mais il n'y avait pas d'installation digne du nom de salle de bains: cela se



limitait à une cuvette avec de l'eau pas très chaude. Les gardes vérifiaient la toilette ou procédaient au rasage de tout le corps pour éviter les poux. Après la «toilette», les prisonniers devaient se rhabiller, mais, comme leurs tenues avaient aussi été lavées, il fallait attendre leur arrivée et surtout leur séchage. Mais l'attente ne devait pas être longue car, avec le froid, les habits et les prisonniers gelaient.

La «corvée de chiottes» était certainement la plus dure des corvées: ceux qui en revenaient s'écroulaient sur le plancher de la baraque, morts de froid et de faim, car ils n'avaient rien eu à manger. Les fosses - deux tranchées creusées dans le sol - devaient être vidées régulièrement. Cela se faisait la journée de dimanche. Il fallait piocher les blocs de matière fécale, remplir deux cuves avec les mains, que deux autres prisonniers emportaient hors du camp, à des kilomètres, pour les vider. Elle était exécutée par tous les temps, devait se faire sans interruption, ni pour se réchauffer, ni pour manger ou boire. Quel calvaire pour les désignés, car elle durait trois jours et était appelée: «les trois jours vers la mort».

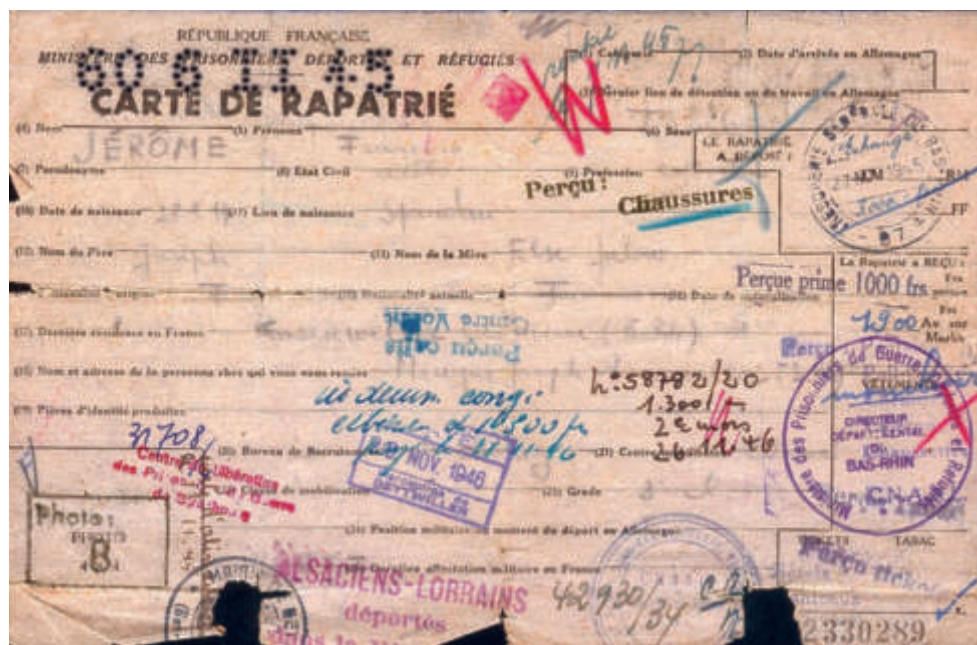
La malnutrition déclenchait de nombreuses dysenteries: un accès de fièvre, des frissons et une diarrhée épouvantable; pour se soulager, il fallait courir dans les fourrés, mais avec le froid autant y rester. Quand la diarrhée devenait trop grave et que le malade perdait ses forces, il restait couché sur son «lit», se salissait en contaminant ainsi tous ses voisins, se laissant lentement mourir.

Ceux qui arrivaient à se traîner à l'infirmierie étaient obligés de se laver après avoir été dépouillés de leurs vêtements. Un infirmier apportait des habits propres et abandonnait le malade sur un bas flanc. Alors, même la faim disparaissait. Deux solutions restaient au malade: ou la faim se faisait à nouveau sentir et le malade guérissait ou bien l'infirmier trouvait un cadavre le jour suivant.

Les poux étaient un autre problème, impossible à éviter. Ils entraînaient une maladie dont beaucoup moururent: le typhus».

Les relations entre les prisonniers

«Dans le bloc B 83, l'entente entre les prisonniers était presque parfaite. Il y régnait



Carte de Rapatrié (recto-verso).



(Coll. Jérôme)

une entraide forte, surtout dans le travail, et le moral restait présent pour tous afin de continuer à nous battre. Quelques fois des disputes éclataient pendant les repas: la faim étant plus forte, certains tentaient de voler le pain du voisin».

La liberté, enfin!

Le 14 juillet 1945 fut un jour très particulier: les couleurs françaises étaient présentes et, en les voyant, tous espérèrent que la fin du calvaire était proche. «Il y eut un discours, mais pas comme d'habitude, car on

annonça que tous les Français seraient rapatriés dans leur pays et qu'un premier convoi de 1500 hommes quitterait Tambow début août. Il y eut un grand silence, car personne n'y croyait» et pourtant, ils allaient être libérés, retourner en France, revoir la famille, puis d'un coup tous se mirent à chanter, à danser, s'embrassant, le délire! Enfin le jour attendu était arrivé, sans aucun doute!

François Jérôme partit avec le premier convoi, fixé au 3 août. Un jour mémorable. C'est en chantant *La Marseillaise* que le



groupe se dirigea vers la gare. Ils embarquèrent dans des wagons à bestiaux, serrés comme des sardines. Avant le départ, ils eurent droit à deux harengs crus, deux tranches de pain et deux cigarettes chacun ; à chaque fois que le train s'arrêtait dans une gare, ils échangeaient les harengs contre du pain ou des cigarettes.

Quelques jours plus tard, le train arriva en gare de Francfort-sur-Oder. Les hommes reçurent des habits propres et la fin du trajet se fit en bus qui les conduisit à Strasbourg. Arrivés à Strasbourg à 6h du matin, des soldats voulurent emmener tous les hommes au Wacken pour qu'ils puissent se reposer, mais François Jérôme, trop impatient de rentrer, leur dit qu'il avait un train et qu'il préférait le prendre; beaucoup suivirent son exemple. Il arriva à Dettwiller vers 8h du matin et ainsi se terminait ce périple, du moins pour un instant.

Officiellement libéré et rapatrié le 6 novembre 1945, il a été démobilisé le 4 décembre 1945. En juin 1979, la qualité d'incorporé de force lui a été reconnue pour la période du 14 août 1943 au 6 novembre 1945.

FICHE DE DÉMOBILISATION

N° de fiche 31704 Exemple n° 4

CENTRE DE DEMOBILISATION de Strasbourg
(2) Bas-Rhin

Arme : Infanterie Grade : Sans Classe

NOM : Jérôme

PRÉNOMS : François

Né le 28.8.14. Spandau

Nationalité (1) : Français de naissance - ~~incorporé de force~~ ~~incorporé de force~~ ~~incorporé de force~~
nationalité (article 3 de la loi de recrutement).

Situation de famille (1) : Célibataire - ~~marié~~ ~~célibataire~~ ~~célibataire~~

Profession exercée avant les hostilités : Cultivateur

Adresse avant les hostilités : Bonwiller - Grand-Rue

Adresse où se retire l'intéressé : idem - 40

L'intéressé a-t-il du travail dans sa profession à l'adresse indiquée : _____

Bureau de recrutement : Strasbourg

Numéro matricule de recrutement : 1588 ou, à défaut, localité dans laquelle a été passé le conseil de révision : _____

Cette mobilisation, ou unité, ou dépôt, rejoint au moment du dernier appel sous les drapeaux (1) : Obernai 8.4.43.30r

Date à laquelle il a rejoint cette formation : 24.8.39.

Dernier rang d'affectation (1) : 19ème R.I.F.

Emploi au corps : _____ Spécialité : _____

Fait prisonnier à : Schirmeck le 24.6.40. - 14h30 le

Dernier camp de prisonniers où l'intéressé a séjourné : 11.7.40. - par les Allemands

Incorporé de force le 14.8.43. ou, à défaut, le 2.12.44.

Le titulaire déclare avoir (ou n'avoir pas) (1) perçu de traitement civil ou salaire durant sa mobilisation.

Libéré et rapatrié le 6.11.1945

(1) Excepté les mentions hostiles.
(2) Département.
(3) S'il s'agit d'un affecté spécial, indiquer l'établissement employeur.

Fiche de démobilisation datée du 4 décembre 1945 (recto-verso).

REMARQUES IMPORTANTES

1° En aucun cas la présente fiche ne peut tenir lieu de titre de payement pour la prime de démobilisation.

2° La présente fiche ne donne droit au transport gratuit pendant 15 jours à compter du (1).

3° L'intéressé a perçu (2) :

- les effets civils suivants : 1 pantalon drap 1 chemise
- 1 veston drap 1 paire de chaussettes
- 1 béret 1 jersey
- 1 caleçon 1 paire de brodequins
- paquets de tabac.
- paquets de cigarettes.
- journées de tickets d'alimentation.
- la somme de 943 et la prime de démobilisation.

Le Commandant du Centre de Démobilisation.

*** Pour la liquidation des droits de l'indemnité forfaitaire de combat versée à la sortie de**

STASBURG, le Chef de Section

(Coll. Jérôme)